



HEIDI.NEWS

MATHIAS REYNARD M'EXPLIQUE POURQUOI IL CHOISIT SON CANTON PLUTÔT QUE LA PRÉSIDENTIE DE SON PARTI



[Lien vers l'article en ligne](#)



Par *Géraldine Savary*



Toutes les deux semaines, Géraldine Savary contribue à Heidi.news au travers d'une rencontre afin de dessiner, article après article, une constellation de personnalités dont le tracé serait totalement subjectif, aléatoire et transparent.

Aujourd'hui nous parlerons avec Mathias Reynard, qui nous explique pourquoi il se porte candidat au Conseil d'Etat valaisan et lâche la course à la présidence de son parti, le PS. Peut-on écrire sur quelqu'un qu'on aime? Cette chronique tentera de s'y appliquer. Que les lectrices et les lecteurs me pardonnent ma bienveillance pas du tout journalistique à son égard et l'expression de nos sentiments d'amitié.

Je rencontre mon interlocuteur dans un bistrot de Berne, au Zimmermania. Une vraie brasserie où l'on mange des os à moelle et de la tête de veau. Niché dans la vieille ville, dans une rue qui abrite quelques appartements de politiciennes et de politiciens, l'endroit est souvent fréquenté par d'éminents démocrates-chrétiens alémaniques qui battent le carton. Je m'y suis collée parfois, les parties de cartes étant l'occasion parfaite pour faire avancer ses pions l'air de rien, même s'il faut pour cela faire semblant de perdre un pli «oben unten» avec un jeu décoré de glands et de trucs arborescents. Abattre ses cartes, c'est bien la question qui occupe aujourd'hui Mathias Reynard. Après mûre réflexion, il sera le valet d'atout de la gauche pour le Conseil d'Etat valaisan.

On commande. Un verre de blanc. Du Valais, demande-t-il. Des asperges. Du Valais, insiste-t-il. Le serveur, neuchâtelois, lui répond, gentiment agacé: de Suisse, ça te suffit?

Ça lui suffit, à Mathias. Et ça nous fait sourire. Parce qu'ici, en pleine session parlementaire, il a justement

dû arbitrer entre deux destins. La Suisse ou le Valais? La présidence du deuxième parti du pays ou le Conseil d'Etat valaisan? Quelques jours plus tard au téléphone, il me dira être soulagé d'avoir tranché, mais au moment de notre discussion, la décision dans sa tête est encore toute fraîche.

«Jusqu'à maintenant, ma vie s'est déroulée de façon naturelle en quelque sorte. Être enseignant sonnait en moi comme une évidence. M'inscrire au Parti socialiste aussi. Et quand j'ai été élu au Conseil national, je ne m'y attendais pas du tout. Ça s'est présenté comme ça. C'était une magnifique surprise. Aujourd'hui pour la première fois de ma vie, je dois choisir.»

Choisir c'est renoncer, renoncer c'est grandir, se consolent ceux qui en sont au bilan des occasions ratées. Pas facile dans ce cas particulier. Mathias s'est porté candidat à la co-présidence du Parti socialiste suisse, avec la conseillère nationale zurichoise, Priska Seiler Graf, en janvier de cette année. Homme-femme, romand-alémanique, d'ailes complémentaires, l'attelage n'était pas garanti gagnant, mais a tout pour plaire face au ticket plus polarisé composé de Cedric Wermuth et de Mattea Meyer. Mathias se lance dans la bataille et exclut en début d'année toute candidature au Conseil d'Etat valaisan. Son rendez-vous à Philippes sera national, ses engagements pour un socialisme humain, non idéologique, proche des gens.



Pourquoi finalement bifurquer tambour battant vers son canton d'origine?

«Je me suis lancé à la présidence du parti parce que je suis passé d'un rêve à une ambition. Quand je suis arrivé à Berne, j'avais le sentiment de ne pas être légitime. Après plus de huit ans au Conseil national, la reconnaissance est là, consacrée par cette candidature. Mais le parti socialiste suisse va de toute manière survivre, quelles que soient les personnes à sa tête. Par contre, sans une candidature socialiste forte en Valais, le gouvernement pourrait devenir totalement monocolore. Et les forces progressistes du canton disparaître pour une très longue période de la partition politique valaisanne.»



Photo par Géraldine Savary

On comprend que Mathias Reynard affronte l'épreuve des fidélités multiples. Envers sa co-listière pour la présidence du PSS et une formation politique qu'il considère «comme une famille» et envers toutes les personnes qui, dans son canton, souhaitent une démocratie plurielle, respectueuse du patrimoine naturel et culturel, ouverte sur les questions de

société. Une population qui pourrait se retrouver orpheline de représentation.

«Les résultats des élections cantonales valaisannes en mars 2021 seront très instables. Les UDC présenteront un candidat du Haut-Valais, vraisemblablement le conseiller national Franz Ruppen qui profitera du vote ethnique, comme les socialistes en ont bénéficié jusqu'à maintenant. Les PDC feront tout pour maintenir leurs trois sièges et les PLR devront se battre pour conserver le leur. Dans cette configuration, il sera très difficile de garder une présence socialiste au Conseil d'Etat. Je ne peux pas me dérober à cette responsabilité.»

Quand il arrive au Conseil national en 2011, il a vingt-quatre ans. Benjamin de l'Assemblée fédérale, il a l'honneur de prononcer le discours d'ouverture de la législature. Piercing au sourcil, regard juvénile, il passe l'examen haut la main, choisit ses thèmes de prédilection. Il est enseignant dans la vie réelle, ce sera donc les questions de formation. Depuis, il n'a pas varié, membre depuis huit ans de la commission de la science, de l'éducation et de la culture, qu'il préside actuellement. Une commission qui compte presque pour beurre dans l'évaluation des ratings parlementaires. Peu importe à Mathias Reynard qui préfère la persistance de ses engagements au jeu des influences ostentatoires.

Loyal, c'est aussi lui qui se préoccupe de savoir si un de ses collègues ne se morfond pas dans une chambre d'hôtel sinistre, happé par le méchant brouillard de la solitude qui caractérise les trois semaines de session. Qui appelle, prend des nouvelles, recueille les confidences, qui rassemble ses proches jusque tard dans la nuit pour aller danser dans des endroits improbables. On peut dire qu'il aime la vie, la force des femmes (qui le lui rendent bien), qu'il aime les gens.

Dès son arrivée au Parlement, nous sommes amis. Notre immense différence d'âge rend les choses paradoxalement plus faciles. À Berne, les tête-à-tête nocturnes et les derniers verres dans les bars du centre-ville deviennent vite sujet à rumeurs. On a fait connaissance en allant régulièrement courir au bord de l'Aar. Sur le chemin bordé d'arbres, suivant la courbe paresseuse du cours d'eau réveillée à mi-parcours par les parois du barrage, nous parlions de tout. De politique, d'amour, de poésie. Lui m'a fait découvrir Eluard et Prévert, et moi Pasternak et Akhmatova.

«J'aime les livres et la poésie. Si je suis élu au Conseil d'Etat valaisan, j'aimerais beaucoup m'occuper de culture. Je suis en train de lire 'La Fraise noire' de Corina Bille, c'est vraiment aussi beau que Théoda et Emerentia. Quand j'aurai terminé ma carrière politique, j'ouvrirai une librairie à Sion, c'est sûr.»

On se met à chercher des noms pour son futur commerce et là mon interview est en train de partir en sucette. Revenons à l'instant présent et au futur très proche. Je note que l'engagement de Mathias Reynard au Parlement fédéral n'a pas consisté à flatter sa clientèle régionale. Contredisant un de ces prédécesseurs Peter Bodenmann qui s'est presque exclusivement concentré sur «le tracé de la N9 dans la région de Viège», Mathias Reynard s'est engagé sur des sujets qui aurait pu hérisser un électorat réticent au chan-

gement. Initiative parlementaire contre l'homophobie, position en faveur du congé paternité, du mariage pour tous, de l'égalité entre hommes et femmes ou intervention contre l'organisation des Jeux Olympiques.

«Quand en 2013, j'ai déposé mon initiative parlementaire pour l'introduction d'une norme contre l'homophobie, on m'a dit, ce n'est pas populaire, tu es raide. Mais je ne veux pas d'une vision de mon canton qui sente la naphtaline. Ce n'est pas parce qu'on est valaisan qu'on n'est pas suisse. Sinon, on va faire de la politique au Grand Conseil. Je veux m'engager pour l'ensemble de la population. Je me suis rendu compte, non seulement au vu de mes résultats électoraux mais aussi en discutant avec les gens, qu'ils sont sensibles à ce que je représente.»

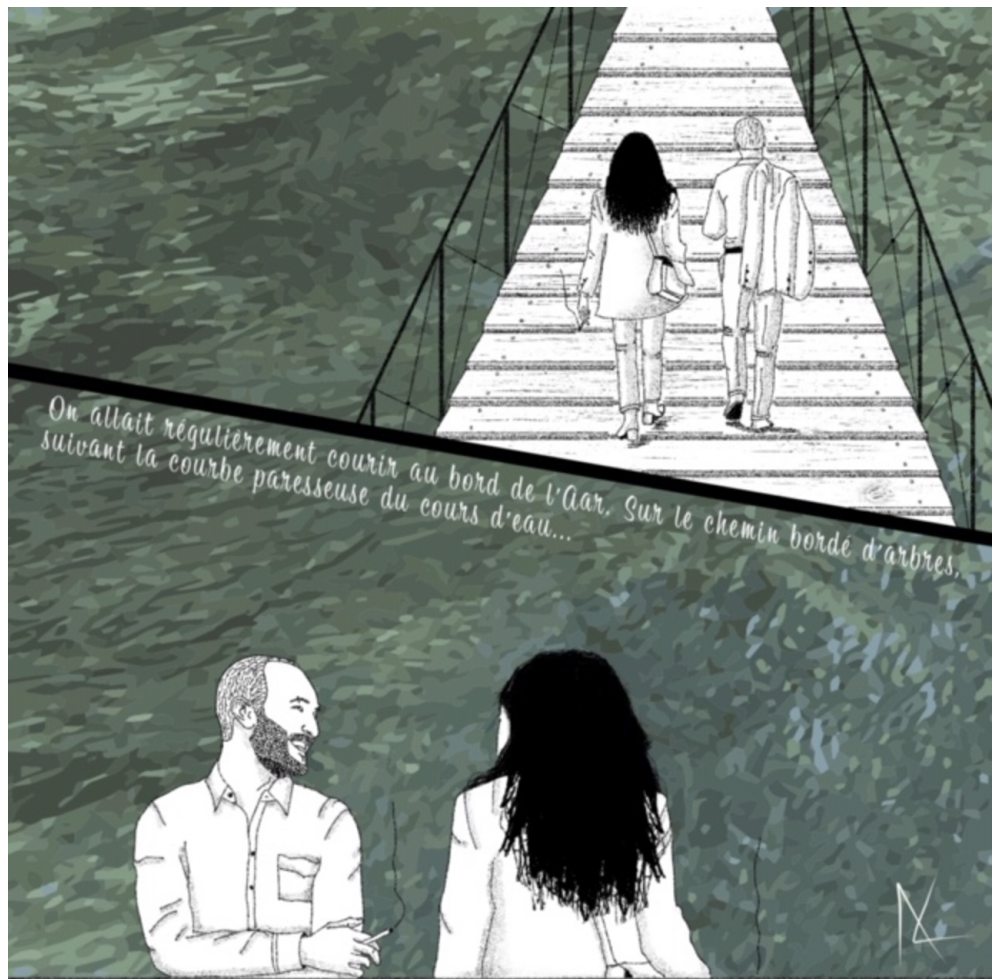


Illustration : Kalina Anguelova



Mathias Reynard arrime ses positions progressistes à de forts engagements associatifs, identitaires. La vigne, les costumes traditionnels, le pâtois, les combats de reines. Il vit à Savièse, non loin de ses parents, de sa famille. Il dit être plus à l'aise dans une cantine que dans une ambassade, garde en mémoire le goût âcre de la poussière que son père ramenait à la maison, revenant de son travail de parqueteur. Un profil politique plutôt inédit en Suisse. Défilant pour la cause LGBTQI* la semaine, avec les syndicats les 1er mai, dans la fanfare de son village le dimanche.

«Le petit vigneron ou paysan valaisan mérite autant notre soutien que le bobo lausannois, dit-il. Et oui, j'aime les traditions. Les respecter permet aussi de faire rayonner celles des autres. Parce que tu peux les partager. Défendre les costumes régionaux, participer à des rencontres avec des associations qui font le même travail, c'est un signe d'ouverture.»

Un succès au Conseil d'Etat signifierait peut-être la disparition des femmes au Conseil d'Etat valaisan. Pas vraiment une ouverture...

«Mon non du début à une candidature au gouvernement valaisan était un non féministe, pour pousser mon parti à convaincre des femmes de se lancer, rappelle Mathias Reynard. Malheureusement, elles ont toutes refusé, pour des raisons qui leur sont propres. Par ailleurs, grâce au parti socialiste, une femme a siégé pour la première fois de l'histoire au Conseil d'Etat. Pendant douze ans. La cause féministe n'avancera pas si elle ne devient pas universelle, prioritaire dans chaque parti, pas seulement à gauche.»

Ça fait presque trois heures qu'on discute. Le restaurant est vide, notre serveur s'impatiente. On décide d'aller faire quelques pas. Vers l'Aar. On discute encore un peu, sur le pont. Bientôt Mathias devra communiquer sa décision. Partir en campagne. Dans ce moment suspendu entre deux rives, on se remémore son discours de jeune élu, en 2011. Il avait terminé par un proverbe en patois saviésan. «Pa Capona», ne jamais abandonner.